

# Le siècle d'Augusta

## Dans la même collection

Josy Adida-Goldberg, *Les Deux pères*, 2008.

Maurice Couturier, *Chronique de l'oubli*, 2008.

Chochana Meyer, *Un juif chrétien ?*, 2008.

David Mendelsohn, *Millau, terre d'accueil des Juifs*, 2010.

François Wolff, *Si venait au monde un homme*, 2010.

Olivier Larizza, *Couleur Mirabelle*, 2011.

Michel Arouimi, *Françoise Hardy : pour un public majeur*, 2012.

Paul Heutching, *Le bourreau a tué trois fois, réflexions sur des siècles de traites négrières*, 2012.

Olivier Larizza, *Le Tour de France dans tous ses états !*, 2013.

Hassna Aalouach-Belkanichi, *Les fruits de la Hogra, la première marche de la Révolution tunisienne 2010-11*, 2014.

Laurent Bayart, *Chroniques du tour de France*, 2014.

Ittamar Ben-Avi, *L'Enclave*, 2014.

François-G. Bussac, *La « Révolution » tunisienne, Chroniques 2011-2014*, 2014.

Françoise Maffre Castellani, *Marta Hillers. Un scandale*, 2014.

Radu Ciobotea, *Journalistes français dans la Roumanie communiste*, 2014.

Louis Nucera et Fanny Lévy, *Faire de l'art avec un souvenir, correspondance*, édition de Fanny Lévy, 2014.

Gilbert Boillot, *Dieu reconnaîtra les siens*, 2015.

Martine Breuillot, *Promenades littéraires dans le Taygète*, 2015.

Dominique Delouche, *La dernière place*, 2015.

Serge Dufoulon, *Itinéraire d'une grande gueule*, 2015.

Henri Heinemann, *Jeunesses*, 2015.

Laurent Bayart, *La prière du Sage*, 2016.

Georges Kokossoulas, *Deux rues plus loin, c'était Missolonghi, puis Athènes...*, Traduit du grec par Jean-Claude Delzenne, 2016.

François-G. Bussac

# Le siècle d'Augusta

Orizons  
2016

## Du même auteur

*Comprendre la Casamance*, essai, ss la dir.de. Karthala, 1994 (épuisé)  
*La jeune femme et la chambre noire*, photos et contes d'Afrique noire, Sépia, 1996  
*Plus jamais là*, nouvelles, L'Harmattan, 2002  
*Nouvelles de la rue Linné*, nouvelles, photos Nabil Bouzouita, Orizons, Paris, 2010  
*Les garçons sensibles*, nouvelles, photos Mehrez Labidi, Orizons, 2010  
*Le Cousin*, roman, Arabesques, Tunis, 2013

Sur la Tunisie :

*Le Jardinier de Metlaoui*, roman, L'Harmattan, Paris, 2009  
*Le Jardinier du Désert*, livre lu, musique de Kerim Bouzouita, Art Village Prod. 2009  
*Tunis, Cap TGM*, nouvelles, photos de Marianne. Catzaras, Arabesques, 2010  
*Eclats du Sémaphore*, nouvelles, illust. de Noura Mzoughi, La Nef, Tunis, 2011  
*Et la nave va*. Chroniques, sur la révolution, Arabesques, 2011  
*Vers une Tunisie libre ?* Chroniques, sur la révolution, Arabesques, 2012  
*La « révolution » tunisienne. Chroniques 2011-2014.* Orizons. 2014

Pour la jeunesse, aux éditions Arabesques :

*Le vieil olivier et autres contes fantasques*, 2011  
Quatre comédies musicales, 2012 : *La petite souris aux trois maris*, *La légende du Lousif*, *Le chat de Sidi Bou Saïd*, *Le vieil olivier du Lycée Carnot*. Illus. d'élèves.  
*Le peuple a crié*, poèmes, 2012  
*L'affaire du Harlem Shake*, illust. Chaher Mejri., policier (à paraître)  
*Les deux amis*, nouvelles, illust. Claire-Rose Barbier (à paraître 2016)

En préparation :

*Nouvelles grinçantes.*

## Remerciements

À Maryvonne, Yassine et Meriem pour leurs précieux appuis techniques.  
À Michel, Claire, Marianne et Mahérez pour leurs soutiens au long cours.

Les drôles de petits dessins, ainsi que les extraits de mes cahiers manuscrits  
sont de moi, Augusta-Mireille.  
Sur le conseil de la rédaction...



Il y a toujours quelque chose d'inconsolé en nous...





À Augusta, dite Mireille, ma mère. 1914-2001.

À ses petites-filles et ses arrières petits-enfants.

À mon frère.



## Prologue

### La maison est silencieuse

La maison est silencieuse. J'aime cette heure où la lumière hésite encore à renoncer à vivre. Où elle laisse sans hâte la place à l'ombre. Je n'ai jamais compris pourquoi bien des personnes redoutent ce moment entre chiens et loups. Oui, j'aime ce pluriel, que je sais inusité. Je me coltine avec des hordes, à l'affût de la vieille dame « forte » et brinquebalante que je suis devenue ! Je joue la bravache ? Se peut ! Petite, ma maman, ma bonne Rose, me menaçait des loups descendus des montagnes si je ne rentrais pas très vite avec le lait de la ferme en bas du village. Et à l'orée des déserts, jeune fille, les hyènes sinistres, ces loups des tropiques, hantaient mes nuits d'insomnie.

J'ai fait amitié avec cette heure du crépuscule.

J'ai retrouvé cette nuit une antique malle en osier, dans le cagibi au fond du couloir, en ces jours d'après la Toussaint. Là gisait, attendait, le cahier fripé des citations de Grand-papa. Je suis tombée au hasard sur ces mots : « Ce qu'il y a de plus solitaire au monde, c'est une âme qui se prépare à son mystérieux et lointain voyage. » Je ne sais si c'est de lui ou d'Augustin, Érasme, ou Thérèse d'Avila, qu'importe, mais cela m'a frappée. Comme un coup de poing. Je me suis relevée, ma main sur mon genou, sonnée, et me suis réfugiée dans ma chambre,

au creux de cet imposant fauteuil Louis XIV, qui m'encombre, mais auquel tient beaucoup le plus jeune de mes fils, qui rêve d'en hériter. Je repris mon souffle, lentement.

Je venais de comprendre qu'il me fallait arrêter mon journal intime, mes « Carnets de bord ». Définitivement. Et qu'il était temps de me lancer dans le « roman de ma vie ». Sans crainte, comme on se jette dans les mots pour conjurer les peurs.

Moi, Augusta, dite Mireille.

## I

### C'est tout petit cinq ans

C'est tout petit cinq ans. Très tôt j'ai fait l'apprentissage de la séparation. Toute petite fille. Je n'ai pas cinq ans, en 1919, lorsque Maman Rose prend de grand matin le train de Metlaoui la ville minière, vers Sfax, la capitale régionale, puis à Tunis la grande ville pour me confier aux Sœurs de saint Joseph de l'Apparition. L'armistice vient d'être signée. La France triomphe, qui ne remet pas en cause sa domination sur l'Afrique du Nord. Les familles comptent leurs morts. Je ne savais rien de tout cela, mais je voyais bien que l'on respirait mieux, que grand-papa riait plus souvent, qu'il avait cessé d'écrire ces lettres interminables pour les familles des combattants italiens, arabes, français, exilés au front.

C'est tout petit cinq ans, voyez-vous. Mais il n'y avait pas d'école correcte dans ce bled perdu au nord de Tozeur où mon père, Grand-papa, aura passé près de quarante ans de sa vie. Il m'avait expliqué, avec des larmes dans la gorge, qu'il fallait que j'étudie, comme mes tantes institutrices, comme lui, mais mieux encore que lui. Avec une douceur infinie, lui qui « gueulait » volontiers, il m'avait appris à aimer les livres, à aimer apprendre. Je savais déjà mes lettres ! Mais j'ai dû endurer de longs mois ce dédale des rues humides de la médina de Tunis, où j'avais diablement froid dans mon petit lit de fer et

où je n'osais pleurer tout haut, de crainte que les Sœurs n'en fassent part à mes parents. Déjà que maman Rose avait le cœur brisé à chaque voyage, à Noël, à Pâques, aux grandes vacances, quant il fallait me déposer au seuil de mon internat ! De toutes mes forces je voulais leur faire honneur ! Je n'ai jamais été une chouineuse, une mijaurée. Je savais déjà la vie difficile.

Maman Rose, aux vacances, m'emmenait, à Metlaoui, dans les ruelles parmi les palmiers dattiers, bordées de maisons avachies, en torchis, où de petits enfants avaient la fièvre et me regardaient avec de grands beaux yeux sombres, sans dire un mot. Elle apportait aux seuils des hivers des couvertures. C'était son truc, les couvertures. Je me demande si je n'en ai pas hérité, avec ma manie de mes petits carrés d'Emmaüs !

Je revois le parloir des Sœurs à Tunis. La porte en bois ouverte sur la cour tapissée de zelliges bleus. Une statue de La Vierge, yeux au ciel, pieds nus dans les roses, trône à côté de la petite fontaine. Il fait encore chaud en ce mois de septembre de la rentrée. Au loin l'appel du muezzin à la prière du matin de la mosquée de la Zitouna. Aux pieds de Rose son carton à chapeau et un grand sac en toile, plein à craquer de tissus à coudre, de tabac blond et de livres chinés pour le bled.

— Tu seras sage, ma petite Gugu ?

— Mais oui, ma maman, mais oui.

— Tu sais quoi ? (Et maman refait pour la troisième fois mes tresses folles) tu sais quoi ?

— Non, dis-moi. Aïe, tu tires. Dis-moi.

— Juste avant de te coucher, avant tes prières, pense à nous. Nous ferons la même chose à Metlaoui. Tu verras, cela nous fera du bien, tu verras.

— Oui, réponds une petite voix tout en murmures tremblants.

— Allons Madame, ne vous en faites pas, nous nous occuperons bien de votre petit trésor. Allez, ne manquez pas le prochain train pour Sfax.

— Merci, Mère Madeleine de Jésus, oui, vous avez raison. Je sais que ma petite ne manquera de rien chez vous.

Je m’imagine, dans une « mise en abyme » comme l’on dit de nos jours, observant, derrière ce pilier à la courbure mauresque, la scène de séparation entre la petite fille et sa mère, veillée par la dame en voiles noirs et coiffe blanche. J’ai le cœur serré à admirer le courage de cette petite, déchirée entre sa peine et son devoir, mais sachant le jeu inéluctable. Comme ce beau mouton qui sait que cette nuit, douce et étoilée sera sa dernière, au pays des enfants d’Abraham. Et qui, piégé, consent.

Après un dernier baiser, juste avant que je ne risque d’éclater en sanglots, Rose attrape son bibi à plumes, son sac en toile qui pesait un âne mort, ses amples jupes et file à la Gare, passant la Porte de France et le Palais du Résident Général, celui qui voit tout, décide de tout. Les beys de Tunis, dans leurs uniformes chamarrés maintenaient la fiction d’un pays sous Protectorat. Rose achète au vol, au Magasin Général, des journaux pour son homme, car la presse est libre en ces temps-là. Lors du très long voyage en train, seuls les bosquets de jasmins, les champs d’oliviers et les vignes à l’infini la consolent un peu d’avoir abandonné sa si petite fille.

J’avais trois ans, à peine, en 1917, lorsque ma sœur la plus proche, Dedette, mourut en quinze jours. Elle avait sept ans ! Ma première camarade de jeux, partie sans crier gare, en priant le seigneur, qui plus est ! Sur la photo, je pose, quelques semaines avant sa maladie fatale, chez *Laura*, à Tunis, petite princesse potelée entre Antoinette, dite Nona, ma sœur aînée, et Dedette. Je me tiens droite comme un i dans ma robe en dentelle. Maman Rose avait mis tout son amour, et ses talents de couturière pour LA photo de ses filles. Un défi aux années sombres de cette guerre abominable. Les trois filles sont comme au garde à vous ! Nous savions poser pour l’éternité et on ne plaisantait pas alors ! Chevelures longuement brossées, rubans empesés, plis et replis soigneusement repassés.

Monsieur le photographe, derrière son voile noir avait veillé aux équilibres pour que je trône, jolie boule déjà bien droite, sur les genoux de ma sœur aux longues tresses !

On m'appelle Gugu. En vérité ! Quel destin lexical pour cet impérial nom d'Augusta, impératrice altière, héroïne de Grand-papa, féru d'histoire ancienne et de ruines romaines ! J'ai mon Papa, ma Maman, mes deux sœurs pour m'admirer et au loin une grande sœur, Marcelle, qui est partie explorer un mari en Russie, et qui a déjà deux enfants à elle. Le clan est formé qui jamais ne se quittera en pensée. Toute ma vie je serais proche de mes sœurs, en particulier de celle aux longs cheveux, Nona, que nous retrouverons, tout au long de ces écritures. Nous ne pourrions nous réunir sans parler de Bernadette, de sa patience d'ange, de ses rires en cascades que j'entends encore lorsque, en fermant les yeux, je me vois jouant avec elle et avec les chats dans notre petit jardin clos à Met-laoui, au pied de la maison en briques allouée à ses employés par l'imposante Compagnie des Mines de Phosphates ! Avec cette première douleur, impossible à effacer, j'ai su très tôt que la vie n'était pas un long fleuve tranquille...

À quoi pouvait bien songer une petite fille ainsi abandonnée aux soins de femmes qui n'étaient pas de sa famille, qui avaient choisi de ne pas enfanter et qui voyaient passer chaque année des cohortes d'autres petites filles, plus perdues les unes que les autres, qu'elles étaient chargées de transformer en jeunes filles croyantes et bien élevées ?

Mais j'avais un refuge secret. J'ai toujours aimé les secrets. Enfin, certains. Ainsi mon coffret aux trésors, mon talisman sacré, un cadeau de mon papa, en bois de rose incrusté de nacre, venu de Damas ou de Bagdad. Sœur Madeleine de Jésus, qui présidait à notre coucher, avait été surprise de trouver au cou de ce bout de chou, à côté de sa médaille de baptême, en or, une petite clé ouvragée. Je me souviens encore de n'avoir rien dit, mais d'un geste ferme et d'un regard noir,



genre revolver, j'en avais interdit l'accès. Carrément. La bonne Sœur renifla le secret, le respecta et, ainsi, les soirs de chagrin, j'ouvrais ce coffret que je gardais comme une relique sainte sous mon linge, au fond de la commode que je partageais, je crois bien me le rappeler, avec la petite Philomèna Caremoli, fille de sous-marinier, ma gentille voisine de dortoir. Mon papa m'avait offert une minuscule lampe à huile, qu'il avait trouvée sur un chantier de fouilles romaines du côté de Gabes, et qui ne pouvait être qu'un jouet d'enfant. Maman m'avait brodé sur un cœur en bourrette de soie fourré à la lavande, les noms de mes sœurs et de notre chatte Séraphine. Nona, habile de ses mains, m'avait cousu une petite famille de lapins ultra nains. Et sous un petit tapis, une photo de moi au jardin avec mon papa, sous les eucalyptus de notre modeste maison près de la Mine. Je chérissais plus que tout mon cher coffret et ses trésors. Et j'avais la permission de garder près de moi Tom et Tomette, mes deux chères poupées en chiffon, un peu déglinguées. Tom était borgne et Tomette claudiquait, mais elles étaient très aimées et de grandes conversations sous les couvertures s'engageaient tous les soirs. Sœur Madeleine faisait semblant de ne rien entendre.

J'avais ainsi appris à ravalier mes larmes et de toute mon âme, de toute mon attention, à m'évertuer à « être sage ». C'est là que je dessinais les lettres de l'alphabet avec cette clarté et, me dit-on, cette grâce que j'ai conservée toute ma vie et que je retrouve dans mes cahiers, intacte. Et je réalise à l'instant même que j'ai abandonné « mes petites écritures », mes chers carnets intimes, le jour où je n'arrivais plus à former correctement mes lettres, avec leurs pleins et leurs déliés apprises, la langue en les dents, chez les bonnes Sœurs au fond de la médina de Tunis ! Ce jour-là naquit l'urgence du « dernier cahier », celui-ci, que j'espère pouvoir mener à bout, avec l'aide de Dieu. C'est là que je peinais sur mes premières additions et soustractions et que rapidement je sus que je n'aimais pas

le calcul ! Mais je m'acharnais et, à Noël, j'étais en tête de ma classe. Philoména murmurait partout qu'elle partageait la chambre « de la première, peuchère, je vous le dis ! » J'avais pensé ainsi remplir mon contrat et que mon retour dans la petite maison sous les eucalyptus allait être définitif. Mais après la joie de Noël, à Metlaoui, où on m'avait traitée comme « une grande » en me permettant d'assister à la messe de minuit du Père Giacomo, je compris qu'il me fallait retourner dans cette médina de la rue Sidi Saber, sans lumière, où tous les vents s'infiltraient et où les rats se sentaient à l'aise. La pauvre Tomette fut battue comme plâtre, traitée de tous les noms d'oiseaux. J'avais enfin compris que cette séparation en pointillé allait être une constante dans ma vie de petite fille. On ne retrouva jamais l'oreille droite de Tomette...

Les petites camarades apparurent alors, partageant les rires, les douleurs, mais pas les secrets du coffret en bois de rose. Tous les jours des jeux nouveaux entraient dans la ronde, et les marelles s'en donnaient à cœur joie. C'était à celle qui rejoignait à cloche-pied le plus vite, sans mordre les traits, le Paradis, venant de l'Enfer ! Les Sœurs s'y connaissaient en jeux pour essuyer les pleurs de leurs petites demoiselles. Chacune avait aussi son nécessaire à coudre, dès cinq ans, et Tom et Tomette furent enfin convenablement vêtus, et non pas débraillés comme des petits chenapans. Le soir à la prière au bas du lit, j'installais Tom à ma droite et Tomette de l'autre côté.

— Faites petit Jésus, que je retrouve vite maman Rose, et puis mes sœurs et papa, et Séraphine ! Je ne pense pas que je demandais le pourquoi de ces exils. C'était ainsi et mes petites camarades étaient dans le même cas.

Je ne sais si ma foi, que je n'ai jamais mise en avant, vient de ces temps de ma petite enfance où je devais suivre le catéchisme et toute la liturgie. Mais mon goût pour la solitude y prend naissance. Je n'ai jamais eu peur d'être seule, de me retrouver face à moi-même. J'ai su très tôt que j'étais de ce

monde, de la chair du temps, de la vie acharnée qui persistait à se reproduire contre vents et marées. J'aurais été ravagée de tristesse si je n'avais pu enfanter. Je savais, sans me l'avouer peut-être, appartenir à l'univers, participant au mystère de Dieu et de la création. Avec une simplicité biblique. Et je sais que ce n'est pas un hasard si plus de cinquante ans plus tard, un de mes livres de chevet est le *Citadelle* d'Antoine de Saint-Exupéry, lui qui nous dit admirablement : « Puis vient l'heure accordée au silence et à la béatitude. Et tu montes les marches et pousSES la porte et il n'est plus rien pour toi que pleine mer et contemplation de la Voie Lactée et provision de silence. »

Je m'extirpe de mon « fauteuil d'écriture », repousse mon bonheur du jour un rien bancal et gagne la terrasse. Au loin la Méditerranée, qui n'aura de cesse de bercer ma vie. La nuit est maintenant venue. Je me drape dans le châle d'Ecosse, cadeau de mon second fils. Je m'agrippe à la rambarde et je m'imagine serrant le bastingage d'un voilier. Je songe que je suis d'un temps où le silence était chose commune. On ne le recherchait pas. Il faisait partie des jours. D'un temps où les champs et les montagnes, les ruisseaux et les vignes n'étaient jamais très loin et où on savait se contenter des murmures de la forêt ou des chuintements du vent dans les volets. Je savais mon père ne jamais se plaindre de respirer l'orée du désert, là où les étoiles montrent le chemin aux voyageurs égarés. Non, je n'avais pas peur des silences, et lorsque, jeune femme, durant les années de guerre, sur ma bicyclette, je traversais les bois à la recherche de pommes de terre pour mon petit garçon, je savourais ces moments où j'étais seule au monde. Oh, je n'étais nullement sauvage, mais parfois mon mari me disait qu'une distance envahissait mon regard et que « je planais loin de nous tous ! ». Peut-être retrouvais-je alors ce goût de la solitude que j'avais appris, contrainte et forcée, lorsque,

petite fille abandonnée, l'on recommandait de se confier au Petit Jésus *dans le silence de son cœur ?*

Je resserre le châle autour de mes épaules. La fraîcheur est bien là et mes os la ressentent. Je rentre. Un bol de soupe. Et je relis le dernier recueil de ses poèmes que ma petite-fille vient de me faire parvenir :

L'enfant grimpe aux arbres  
Là où le jour se lève  
Incarne  
La joie  
Là où l'arbre danse

*Là où l'arbre danse...* je ne sais pourquoi, ce soir, ces mots me ramènent à Grand-papa, mon papa ainsi nommé car il m'avait accueillie en ce monde alors « que ses cheveux étaient blancs et sa vie bien entamée », et qui écrivait sans cesse. Victor Hugo était son héros. Est-ce de lui, ce jardinier de sa vie, que je tiens cet attrait pour les mots, pour le dérisoire et touchant geste d'écrire ? Je le pense. Mon cadet, lui, est venu sur le tard « aux écritures ». Ses filles ont aussi ce goût de se confier aux mots pour rêver, se consoler, se trouver, se chanter leurs espoirs. Dans ce chemin à rebours de ma vie que j'entreprends, cela me console, comme une caresse sur ma vieille peau... Comme le souvenir de cette vaillante petite fille qui s'ouvrait à la vie.